

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 99 (2001)

Heft: 12

Artikel: Rites liés à l'enfantement

Autor: Gogniat Loos, Fabienne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-951314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDITORIAL

Petit conte de Noël

Il était une fois deux dames qui oeuvraient dans le même domaine: l'obstétrique.



M^{me} Sage-Femme était bonne comme le pain frais, chaleureuse et accueillante. Elle parlait peu, mais était toujours là, à disposition. M^{me} Technique Médicale était un peu plus froide, elle se mêlait de tout et étalait ses compétences à qui mieux-mieux.

Au début, M^{me} Sage-Femme était seule maître à bord. Les accouchements se faisaient dans la chaleur et l'intimité du foyer familial. Peu à peu, M^{me} Technique Médicale est apparue ici et là, avec son inséparable confrère, M. Progrès Médical. Et les mots «confort» et «sécurité», qui sortaient toutes les trois minutes de sa bouche, eurent une sorte d'effet hypnotisant sur les parturientes. Charmées par la perspective de ne plus souffrir et d'accoucher dans un univers aseptisé et sécurisé, les femmes ont commencé à aller accoucher à l'hôpital, avec M^{me} Technique Médicale. Désœuvrée, menacée par le chômage, M^{me} Sage-Femme a suivi, bon gré mal gré. Elle aussi est allée œuvrer à l'hôpital, essayant d'apporter aux femmes un peu de chaleur et de réconfort, sous le regard narquois et un brin condescendant de M^{me} Technique Médicale. Les choses allèrent ainsi quelques décennies.

Et puis peu à peu, des femmes se sont lassées de l'univers aseptisé de l'hôpital. Une, puis deux, puis trois, ont dit non à M^{me} Technique Médicale et ont demandé à M^{me} Sage-Femme si celle-ci voudrait bien les aider à accoucher dans une atmosphère plus intime, en donnant une place au futur père. Toute contente, revalorisée, M^{me} Sage-Femme a accepté. D'autres femmes ont suivi le mouvement et tout doucement, la tendance s'est inversée. Des maisons de naissance se sont créées. Dans la foulée, l'hôpital s'est humanisé lui aussi, laissant à M^{me} Sage-Femme plus de place. Pas rancunière pour un sou, M^{me} Sage-Femme a prié M^{me} Technique Médicale de rester et de s'installer discrètement dans un coin, prête à intervenir, si et quand M^{me} Sage-Femme le lui demanderait. M^{me} Technique Médicale a accepté le job avec reconnaissance.

Chacune avait ainsi trouvé sa juste place... pour le plus grand plaisir des familles...

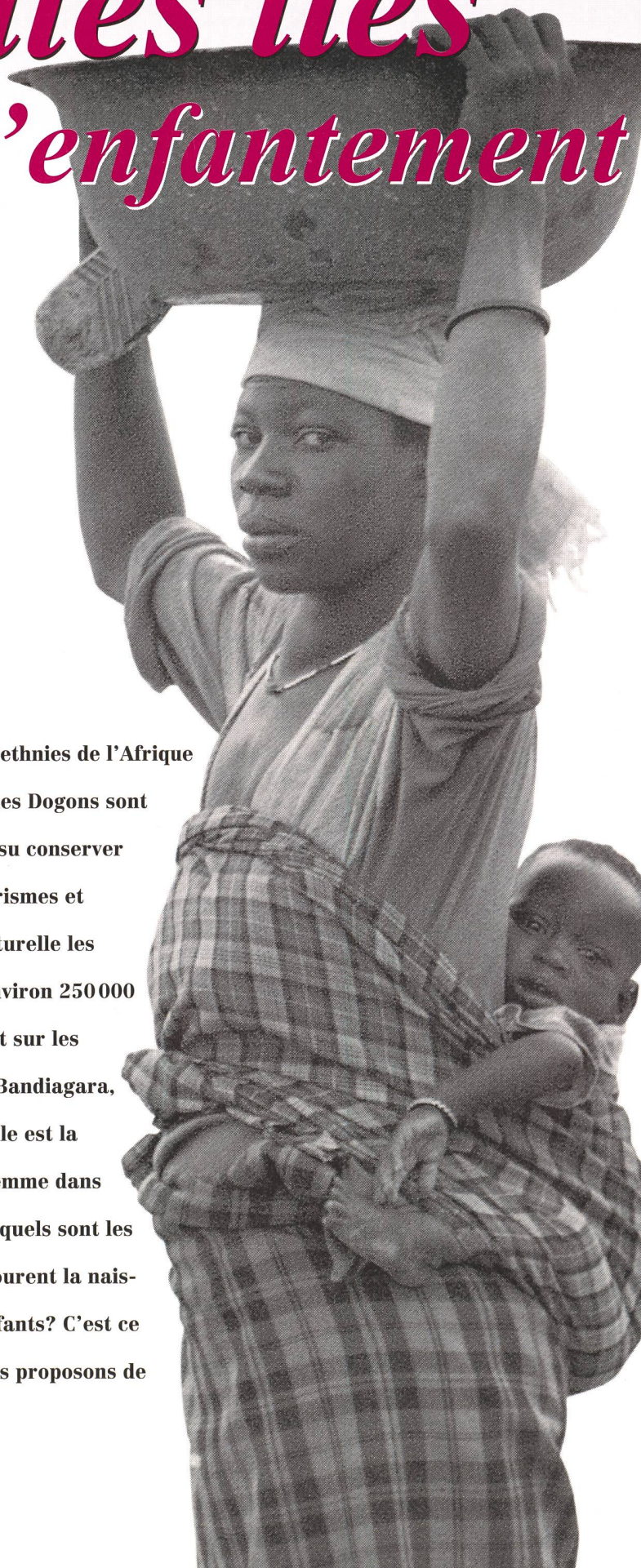
F. GL

Fabienne Gogniat Loos

Chez les Dogons du Mali

Rites liés à l'enfantement

De toutes les ethnies de l'Afrique occidentale, les Dogons sont ceux qui ont su conserver les particularismes et l'identité culturelle les plus forts. Environ 250 000 Dogons vivent sur les hauteurs de Bandiagara, au Mali. Quelle est la place de la femme dans cette ethnie, quels sont les rites qui entourent la naissance des enfants? C'est ce que nous vous proposons de découvrir.



COMME dans la plupart des sociétés, la femme en pays dogon a une certaine forme de pouvoir dans son foyer, tandis que l'homme a la mainmise sur la vie sociale. Au moment du mariage, elle intègre la famille de son mari, souvent dans un autre village. Elle quitte parents et amis pour aller vivre chez des inconnus. Mais elle est généralement bien accueillie par sa belle-famille et l'adaptation se fait très vite.

La femme dogon régit l'organisation du foyer et s'occupe des tâches ménagères. Comme la tradition interdit formellement à l'homme de s'occuper des enfants ou de faire la cuisine, il est entièrement dépendant de sa femme pour la nourriture. Ce qui donne à celle-ci un certain pouvoir. Ainsi, un Dogon abandonné par sa femme sera toujours tenu pour responsable de cette situation. Il devra se faire nourrir par ses parents ou ses voisins et deviendra ainsi la risée de toute la tribu.

Une condition féminine assez enviable

D'autre part, le mari n'a aucun droit sur les biens ou la fortune personnelle de sa femme. Elle gère son pécule à sa guise. Elle possède son grenier personnel où elle entpose ses vêtements, bijoux, argent et provisions. Les femmes dogons peuvent travailler et le fruit de ce labeur (maraîchage, brassage de la bière, filage du coton) est leur entière propriété. L'entretien de la famille étant à la charge du mari, la femme peut consacrer l'intégralité de ses revenus à ses propres besoins.

Le mari se trouve ainsi souvent en position de faiblesse par rapport à sa femme, car il doit s'appliquer à faire de nombreuses concessions pour la garder. Si les époux se séparent, la femme garde l'enfant «qu'elle porte sur le dos» (c'est-à-dire celui qui ne sait pas encore marcher) et les autres restent chez le père.

En cas de stérilité, il est de coutume que les deux époux essaient chacun de leur côté pour voir d'où vient la stérilité. Si c'est la femme qui ne peut avoir d'enfants, elle n'est pas rejetée par sa tribu, mais peut rester chez son mari ou retourner chez son père.

La mythologie dogon explique qu'à l'origine, les femmes portaient une jupe rouge qui leur donnait tout pouvoir sur les hommes. Un jour, ceux-ci la déroberent et obligèrent les femmes à se réfugier dans une maison, dite la «maison des règles». Au moment de leurs règles,

les femmes sont tabous et doivent éviter tout contact avec les hommes. Afin d'éviter le malheur, les femmes dogons s'enferment cinq jours durant dans cette maison des règles, à l'extérieur du village. Au cinquième jour, la femme lave ses vêtements, se purifie, s'enduit de beurre de karité et réserve sa première visite à son mari. Selon la tradition, un enfant ne peut être conçu que juste après les règles. Cette croyance, qui ne berne personne, permet d'attribuer une paternité de principe au mari, le premier visité à la sortie de la maison des règles.

Lorsqu'une femme enceinte meurt, l'événement est vécu comme une malédiction. Tout le village fuit le mari qui doit avoir recours au viol pour obliger une autre femme à partager son destin et à procréer à nouveau.

On pense en outre que l'âme de la défunte est condamnée à errer sans pouvoir jamais rejoindre celle de ses ancêtres. De nombreux rites funéraires sont effectués pour l'éloigner du village.

L'accouchement

Pour son premier bébé, la femme dogon va accoucher chez ses parents. Seule la mère de la parturiente et quelques vieilles femmes expérimentées assistent à l'événement. L'accouchement a généralement lieu au centre de la pièce principale de la maison. La femme est assise sur un tabouret bas, mais reste parfois debout, suspendue à une poutre de soutien.

Dans un cas comme dans l'autre, on lui masse le ventre, d'arrière en avant, tandis qu'une autre assistante s'accroupit devant, prête à recevoir l'enfant. Dès le début du travail, le mari est parti chez un ami où il attend. Au moment de la délivrance, il devra resserrer la ceinture de son pantalon, geste symbolique pour participer à l'événement. Il ne pourra pas revoir sa femme avant qu'elle ne soit purifiée, quelques semaines plus tard.

L'enfant né, on le laisse à terre, jusqu'à ce qu'il ait crié. Avant de couper le cordon ombilical (généralement avec un simple couteau ou un rasoir), on fait toucher le sol au nouveau-né par ses quatre membres, et il reçoit alors deux âmes. Une féminine et une masculine, androgynie spirituelle qu'il gardera jusqu'au moment de la circoncision ou de l'excision.

Jamais la sage-femme ne passera sa main au-dessus de la tête de l'enfant en coupant le cordon: cela le ferait loucher pour toujours. On ne ligature pas non plus le cordon: matin et soir, il est lavé à l'eau tiède et enduit de beurre de karité et d'huile chaude jusqu'à ce qu'il tombe.



Chez les Ashanti (Afrique, Golfe de Guinée) ces poupées sont des charmes de fécondité portés par les femmes enceintes pour s'assurer des enfants, et même de beaux enfants.

Le placenta est placé dans une poterie avec un couvercle et est ensuite enterré dans la cour de l'habitation, dans le fumier sous les latrines, sous trois pierres si c'est un garçon et quatre si c'est une fille. On efface ainsi l'idée de pourriture, tout en fertilisant la terre. La personne responsable de cette cérémonie détendra toute sa vie un pouvoir sur l'enfant.

Rites liés au post-partum

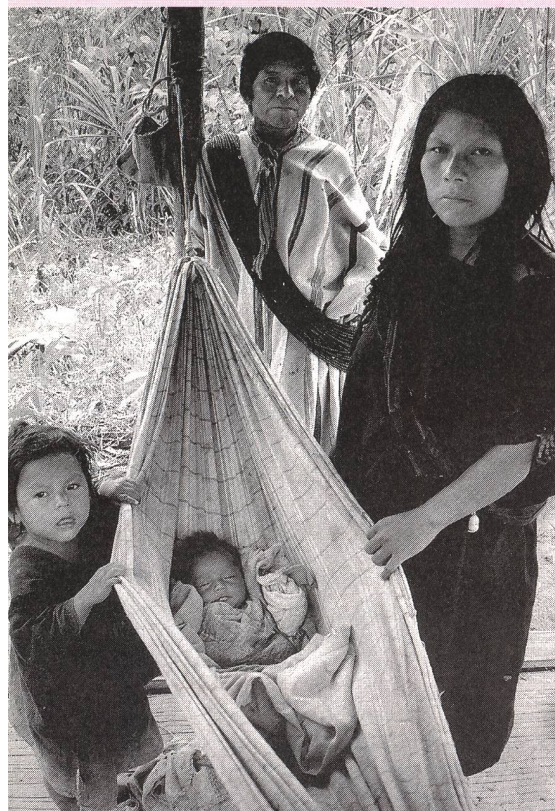
On lave tout de suite la mère et l'enfant à l'eau chaude. A ce moment, le mari peut rendre visite à son enfant. En ressortant, il doit marquer la porte à la suie afin de signaler l'heureux événement à tout le village. Il va prévenir la famille et les anciens pour les inviter à un sacrifice qui sera effectué sur l'autel familial.

L'enfant reçoit en général trois noms, au cours de trois cérémonies distinctes: un de la lignée paternelle, un de la lignée maternelle et un nom secret, donné par le prêtre totémique de la famille paternelle, souvent le nom du père.

A l'inverse de nombreuses civilisations, la naissance d'une fille n'est pas considérée comme une perte ou un malheur chez les Dogons.

Comme dans de nombreuses autres civilisations, la nouvelle maman doit rester enfermée dans la pièce où elle a accouché: trois semaines si c'est un garçon et un mois si c'est une fille. Pendant cette période, seules les vieilles femmes de l'entourage peuvent entrer en contact avec elle et lui donner à manger.

Au dernier jour de cette réclusion, on purifie la jeune mère en lui frottant le corps avec une écorce de youllo et son mari vient lui raser la tête. Par la suite,



Les parents indiens répugnent parfois à laisser photographier leurs bébés de crainte de mettre en danger les esprits des tout-petits. Selon leurs croyances, le lien qui relie l'esprit du bébé à son corps est très ténu: à tout instant, une créature de la forêt risque d'attirer à elle l'âme de l'enfant, qui tombe alors malade et meurt. Pour se préserver de ce malheur, les parents observent de stricts tabous alimentaires et sexuels (Indiens Kampa, Amazonie).

pour protéger son enfant des dangers invisibles, la maman devra prendre des précautions. Pendant trois semaines, lorsqu'elle quittera le village, elle devra porter une flèche dans la main si elle a eu un garçon et un couteau si c'est une fille. L'enfant est nourri au sein pendant environ deux ans et demi et recevra de temps en temps de la bouillie. Le sevrage se fera brusquement, du jour au lendemain, l'enfant devant s'adapter aux mets des adultes, ce qui ne se fait pas sans heurts et provoque souvent la mort des plus faibles.

Bibliographie

- La source principale de cet article est: «La conception et la naissance chez les Dogons du Mali» dans *Profession sage-femme*, 1997, p. 33-35. On lira également avec attention deux livres qui ont servi de base à la préparation de ce dossier (voir compte-rendus en page 33):
Lise Bartoli: «Venir au monde: les rites de l'enfantement sur les cinq continents», éd. Plon, 1998, 240 p.
Catherine Rollet et Marie-France Morel: «Des bébés et des hommes. Traditions et modernité des soins aux tout-petits», éd. Albin Michel, 2000, 385 p.

La naissance

Que faire en cas d'accouchement difficile?

Lorsque des difficultés apparaissent lors de l'accouchement, on fait assez rapidement appel aux méthodes ancestrales, jugées plus efficaces.

Les potions magiques par exemple, sont universelles. Souvent à base d'alcool ou de liqueurs et épicées, elles sont sensées agir sur l'utérus pour accélérer un travail un peu long. Au Mexique, on utilise une infusion d'une plante appelée «*Prorophyllum gracile*». Son effet est radical, car l'odeur est si repoussante que le bébé s'empresse de sortir! En cas de contractions trop faibles, les mexicaines avalent un œuf cru, qui est évidemment aussitôt rejeté par la future mère, écœurée. Ce haut-le-cœur entraîne paraît-il de fortes contractions utérines. En Turquie, on utilise aussi un œuf, mais de manière différente: la coquille est écrasée et mélangée à une boisson (thé ou café) qu'on fait avaler à la future mère. On espère ainsi que le bébé apparaîtra, tel un poussin hors de sa coquille.

Il y a aussi tous les gestes d'ouverture symbolique. A Taiwan, c'est le père qui est appelé en cas de difficultés et il devra se dépêcher d'arracher tous les clous qu'il ou sa femme auront planté pendant la grossesse et détruire toutes les clôtures installées pendant la même période. Dans de nombreuses cultures, on dénoue symboliquement tous les liens sur les cheveux et les vêtements de la parturiente, on ouvre toutes les serrures de la maison. Si l'accouchement prend des tournures inquiétantes, c'est souvent le sorcier, le marabout ou le chaman du village qui est appelé: il a le pouvoir de parler aux esprits et de les éloigner. Personnage exclusivement masculin, il disparaît toujours au moment précis de l'expulsion. Parfois, l'enfant est tenu lui-même pour responsable des difficultés de l'enfantement: on déploiera alors toutes sortes de rites et malices pour inciter l'enfant à sortir. En Angola, un sage viendra lui parler pour le prier de bien vouloir sortir; en Malaisie, la sage-femme émet un son semblable à celui qu'on fait pour appeler les poulets: le but est d'attirer l'âme de l'enfant; quand l'âme sera là, l'enfant apparaîtra, puisque le corps suit toujours l'âme selon les croyances de la région.

Dans d'autres ethnies, c'est la mère qui est tenue pour responsable des difficultés de l'accouchement. On pense par-

fois que ces difficultés sont le signe que la mère n'est pas en paix avec sa conscience: pour faciliter sa délivrance, elle devra demander pardon aux personnes qu'elle aurait blessées. Dans d'autres pays, comme en Angola ou chez les Balubas du Zaïre, il est de coutume que la future mère confesse à l'avance tout ce qu'elle a fait de mal durant sa grossesse, surtout ses éventuelles relations extra-conjugales. La croyance populaire veut que si on ne le fait pas, on souffre beaucoup pendant l'accouchement. Au Sénégal, chez les Diolas, une femme qui souffre en couche a forcément transgressé un interdit (infidélité, offense, tentative d'avortement, etc.). Les matrones n'hésiteront pas à la frapper et à l'injurier pour lui faire avouer sa faute. En Afrique en général, la raison avancée pour expliquer les dystocias est la plupart du temps l'adultère. Selon les ethnies, les femmes sont abandonnées ou châtiées, ce qui augmente grandement les risques de mortalité, car le temps passé à faire avouer à la future mère ses supposées infidélités est un temps précieux qui peut lui être fatal, le transfert vers un centre médical se faisant alors souvent trop tard.



La naissance de jumeaux est un événement particulier en Afrique de l'ouest. Certains la considèrent comme maléfique, d'autres la jugent bénéfique, à condition que des rites soient accomplis. Chez les Yoroubas (Nigeria) par exemple, en cas de décès d'un ou des deux jumeaux, on réalise ce type de statuette, chargée de les remplacer et d'écarter les esprits mal-faisants.

Garçon ou fille?

Si l'on excepte nos sociétés occidentales, presque partout ailleurs, la naissance d'un garçon est la condition sine qua non à un mariage réussi. On peut le comprendre en ce sens que dans de nombreux pays, les filles intègrent la famille de leur mari à leur mariage et sont donc «perdues» pour leur propre famille. Un des garçons au contraire, reste vivre chez ses parents lorsqu'il fonde sa propre famille, et quand les parents seront devenus âgés, c'est lui qui en aura la charge. Les garçons constituent une sorte d'assurance vieillesse.

De ce fait, dans de nombreux pays, une femme qui n'a que des filles est souvent traitée comme une femme stérile: elle sera répudiée ou devra subir la présence d'une deuxième épouse, supposée, elle, pouvoir donner un descendant mâle à son mari. De plus, dans certaines religions, seuls les garçons ont le pouvoir d'accomplir les rites funéraires ou de poursuivre le culte des ancêtres. La naissance d'une fille n'est ainsi vraiment bien acceptée qu'après plusieurs garçons.

On comprend donc bien l'importance de «planifier» le sexe de ses premiers enfants, ce qui explique le foisonnement de trucs et recettes pour avoir des descendants mâles.

Chaque pays a ses propres rites en la matière. Le moment de la conception joue souvent un rôle. Ainsi au Vietman, on croit que le fœtus est le fruit de l'échange des essences vitales de chaque parent. Pour concevoir un garçon, il faut donc que l'essence mâle domine, ce qui est le cas aux premiers jours du cycle menstruel de la femme, lorsque le sperme est plus fort que l'élément sanguin féminin.

En Afrique, si une femme omboundou veut un bébé de sexe masculin, elle échangera sa nourriture contre celle d'une mère ayant déjà engendré des mâles. Une femme souto se couchera tout de suite sur le côté droit après le rapport sexuel pour



Chez les Yanomani (Amazonie) la peinture corporelle est une activité sociale importante. Elle permet de transmettre des messages codés, explicites ou non, entre amants et couples se courtisant.

avoir un garçon, le côté gauche étant réservé à la conception des filles.

Paradoxalement, une fois la fécondation terminée, il est parfois encore possible d'agir sur le sexe de l'enfant. Pour avoir un garçon, une femme tucano en Amazonie évitera de prendre un bain pendant toute sa grossesse. Notons une pratique originale chez les esquimaux inuits du Québec: juste avant la naissance, un pénis peut se «fendre» et devenir un organe sexuel féminin. Seule la sage-femme inuit a le pouvoir, avec une gestuelle bien précise, de l'en empêcher.

Dans certaines ethnies malheureusement, le meurtre des bébés filles était (est?) courant. En Amazonie, par exemple chez les Tucanos, il est arrivé que des mères enterrent vivantes leurs petites filles. Aujourd'hui, dans certains pays, les bébés sont même tués avant la naissance, «grâce» à l'échographie. En Inde et en Chine notamment, cet appareil est devenu un outil de discrimination sexuelle qui aboutit, en présence d'un fœtus féminin, à un avortement. En Chine à cause de la politique de l'enfant unique: un garçon perpétuera le culte des ancêtres et aidera ses parents aux champs tandis que l'argent investi pour une fille le sera en pure perte: elle quittera sa famille pour s'occuper de son mari et des parents de celui-ci. En Inde la cause en est à attribuer à l'institution de la dot, pourtant officiellement abolie, qui oblige un père à doter très généreusement sa fille s'il espère la marier.

Les envies des femmes enceintes...

Dans nos pays industrialisés, nous avons oublié la plupart des rites et des croyances qui entourent la grossesse. Pourtant, le thème de l'alimentation fait exception et est resté très fort. On connaît le fameux précepte «Il faut manger pour deux» et les plaisanteries ne manquent pas pour évoquer la galère de ces futurs pères à la recherche de fraises pour leur compagne en plein mois de décembre, même si l'on ne croit plus (tellement...) que la présence d'une tache de naissance surviendrait sur la peau du bébé si cette envie de fruits rouges n'était pas assouvie. Et presque partout ailleurs, ces croyances perdurent.

En Afrique du Nord par exemple, si une femme enceinte entre dans une maison alors qu'on y prépare le repas, elle devra goûter au plat appâté pour que son hôte ne puisse être tenu responsable, plus tard, d'une tache de naissance du bébé. En Egypte on pense même que la marque aura la forme de l'aliment désiré. Dans presque tous les pays, c'est toute la communauté qui prend part à la grossesse en veillant à ce que la future mère ne manque de rien et que toutes ses envies soient assouvies. Car les conséquences peuvent être importantes. Au Pérou, on pense qu'une envie inassouvie peut mener à l'avortement spontané. Chez les Malgaches, on croit que l'enfant ressemblera à la personne qui s'est le plus occupé des envies de la future mère au cours des neuf mois de grossesse. Ce qui explique l'empressement de certains maris à s'occuper de leur femme, tout désireux qu'ils sont que l'enfant leur ressemble physiquement et psychologiquement!

Au Gabon, chez les Nzebis, les vomissements de la future mère sont interprétés comme un acte du bébé qui n'a pas aimé la nourriture ingérée par sa mère et l'a rejetée. Celle-ci devra donc biffer ce met de son alimentation, jusqu'à la fin de sa grossesse.

Une pratique étonnante et qu'on trouve dans diverses parties du monde est la géophagie, c'est-à-dire le fait de manger de la terre. Chez les Jivaros d'Amérique du Sud, il est courant que les femmes enceintes mangent de la terre extraite d'une fourmilière ou croquent la terre cuite d'une poterie. Manger de la terre est même recommandé chez les Dogons du Mali, car on pense qu'ainsi l'enfant n'aura pas peur de la mort. On peut terminer en citant la théorie bouddhique qui veut que la bonne conduite d'une femme dans sa vie antérieure se reconnaisse au fait qu'elle n'a ni nausée ni désir particulier quand elle est enceinte...